

Présentation

Francis Affergan et Erwan Dianteill



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ress/3219>

DOI : 10.4000/ress.3219

ISBN : 1663-4446

ISSN : 1663-4446

Éditeur

Librairie Droz

Édition imprimée

Date de publication : 15 novembre 2015

Pagination : 13-15

ISSN : 0048-8046

Référence électronique

Francis Affergan et Erwan Dianteill, « Présentation », *Revue européenne des sciences sociales* [En ligne], 53-2 | 2015, mis en ligne le 15 novembre 2015, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ress/3219> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ress.3219>

© Librairie Droz

PRÉSENTATION

PAR FRANCIS AFFERGAN & ERWAN DIANTEILL

L'anthropologie culturelle et sociale, telle qu'elle s'est développée depuis Franz Boas et Bronislaw Malinowski, s'est toujours concentrée sur l'étude des signes et des symboles, et sur les relations entre humains qui permettent la circulation de ces représentations. Analyser la nature, la forme et l'échange des signes en société, tel est le projet, jamais assouvi mais toujours à recommencer, de l'anthropologie. Cependant, au sein de cet ensemble de signes, les choses et objets étendus, naturels ou artificiels, ont un statut particulier. En effet, ils peuvent être le support d'une valeur sémantique, mais ils conservent toujours leur présence physique. L'exemple le plus célèbre reste le masque, à la fois représentation d'une absence par la présence d'une entité humaine ou sacrée, et chose matérielle occupant un espace à trois dimensions, et, à ce titre, capable de s'affranchir de son ancrage culturel, grâce à une espèce de suspension du jugement ethnologique.

Nous nous emploierons, à travers ce dossier, à montrer la pertinence d'une approche simultanée des aspects symbolique et chosiste d'un certain nombre de phénomènes culturels et sociaux prélevés à travers plusieurs sociétés. Notre objectif consiste à mettre l'accent non pas tant sur le choix exclusif de ne prendre en compte que l'un des deux aspects essentiels de tout phénomène socio-culturel, soit symbolique, soit « chosiste » à travers une logique binaire, que sur l'enrichissement mutuel des deux lectures. Si l'on ne devait tenir compte que de l'aspect symbolique des choses, force est d'admettre qu'une perspective strictement textualiste nous contraindrait alors à ne considérer que leurs couches sémantiques, à travers un feuilleté d'interprétations, en oubliant le substrat matériel sur lequel elles reposent. Si l'on ne devait, au contraire, que retenir les contraintes matérielles de la vie sociale et culturelle, les élaborations signifiantes qui nous permettent de les expliquer et de les comprendre, par un jeu subtil de causes et de raisons, nous échapperaient en nous rendant aveugles et sourds au langage humain, source de sens donné au monde et de dialogue permettant d'éclairer ce dernier. Un tel dispositif ne manquera pas de nous conduire à poser le problème du statut ontologique des « *realia* », comme Claude Calame s'y attelle dans son article sur un sanctuaire de Grèce ancienne, par l'étude duquel c'est l'espace construit comme réalité architecturale et comme

configuration d'ordre symbolique qui est privilégié. Il en va de même de ces campagnes d'exhumation de charniers dans les pays d'Amérique du Sud qui ont connu des massacres de masse, que Valérie Robin a longuement étudiées. Ces « restes » peuvent être interrogés comme des choses par la description très minutieuse qui en est faite par les médecins légistes, mais aussi comme des procédures symboliques pour entamer le deuil. La figure du disparu est en quelque sorte sculptée par l'absence du corps, une absence construisant une présence déformée et récupérée sur les cendres d'un événement révolu et ayant produit une mort anonyme. Car il convient, pour accéder au statut de défunt, jamais fourni par la nature, de rehausser la figure symbolique du mauvais mort, disparu sous la torture, enseveli dans les oublis de l'histoire et dans les méandres de la honte. D'où cette circulation incessante de restes humains qui deviennent *ipso facto* des dispositifs rituels afin de retrouver les morts. Le symbolique accède ainsi au statut de moteur producteur de rédemption et de rachat.

Dans un même registre, Thomas Fillitz interroge ce qu'il est convenu d'appeler un « objet d'art ». Comment le définir ? Où commence-t-il ? Ou finit-il ? Pour ce faire, il prend l'exemple de l'objet d'art africain qu'il examine à la fois comme une entité symbolique spécifique, et considéré comme tel par le point de vue d'une anthropologie occidentale toujours en quête d'un exotisme de mauvais aloi, et comme porté par son medium (peinture, installation, toile, etc.). Stratégie qui permet à Fillitz de prendre en charge le support comme moment pivot de l'image.

Les deux articles qui encadrent le dossier s'emploient à ouvrir le débat sur un plan plus théorique et à répondre aux interrogations induites de la problématique. Francis Affergan se demande comment une chose peut avoir du sens sans l'intention symbolique de lui en donner un. Qu'est-ce qu'un monde présent sans arrière-monde ? Comment produire du sens sans référence apparente ? À travers l'étude des pratiques liées à l'espace, à la chasse, à la pêche et à la fréquentation intime des animaux, en Papouasie-Nouvelle-Guinée, en Amazonie occidentale, en Italie du Sud, et dans le Pacifique polynésien, Francis Affergan questionne la machine à produire du sens à travers le thème chosiste et symbolique de la « présence ». Cependant, il remarque que cette

